



## PREMIER CHAPITRE

### L'art de la joie Goliarda SAPIENZA

ISBN : 978-2-266-17801-3

N° 13510

Prix : 9,40 €

---

## PREMIÈRE PARTIE

### 1

Et voyez, me voici à quatre, cinq ans traînant un bout de bois immense dans un terrain boueux. Il n'y a pas d'arbres ni de maisons autour, il n'y a que la sueur due à l'effort de traîner ce corps dur et la brûlure aiguë des paumes blessées par le bois. Je m'enfonce dans la boue jusqu'aux chevilles mais je dois tirer, je ne sais pas pourquoi, mais je dois le faire. Laissons ce premier souvenir tel qu'il est : ça ne me convient pas de faire des suppositions ou d'inventer. Je veux vous dire ce qui a été sans rien altérer.

Donc, je traînais ce bout de bois ; et après l'avoir caché ou abandonné, j'entrai dans le grand trou du mur, que ne fermait qu'un voile noir couvert de mouches. Je me trouve à présent dans l'obscurité de la chambre où l'on dormait, où l'on mangeait pain et olives, pain et oignon. On ne cuisinait que le dimanche. Ma mère, les yeux dilatés par le silence, coud dans un coin. Elle ne parle jamais, ma mère. Ou elle hurle, ou elle se tait. Ses cheveux de lourd voile noir sont couverts de mouches. Ma sœur assise par terre la fixe de deux fentes sombres ensevelies dans la graisse. Toute la vie, du moins ce que dura leur vie, elle la suivit toujours en la fixant de cette façon. Et si ma mère – chose rare – sortait, il fallait l'enfermer dans les cabinets, parce qu'elle refusait de se détacher d'elle. Et dans ces cabinets elle hurlait, elle s'arrachait les cheveux, elle se tapait la tête contre les murs jusqu'à ce qu'elle, ma mère, revienne, la prenne dans ses bras et la caresse sans rien dire.

Pendant des années je l'avais entendue hurler ainsi sans y faire attention, jusqu'au jour où, fatiguée de traîner ce bois, m'étant jetée par terre, je ressentis à l'entendre crier comme une douceur dans tout le corps. Douceur qui bientôt se transforma en frissons de plaisir, si bien que peu à peu, tous les jours je commençai à espérer que ma mère sorte pour pouvoir écouter, l'oreille à la porte des cabinets, et jouir de ces hurlements.

Quand ça arrivait, je fermais les yeux et j'imaginai qu'elle se déchirait la chair, qu'elle se blessait. Et ce fut ainsi qu'en suivant mes mains poussées par les hurlements je découvris, en me touchant là d'où sort le pipi, que l'on éprouvait ainsi une jouissance plus grande qu'en

mangeant le pain frais, les fruits. Ma mère disait que ma sœur Tina, « La croix que Dieu nous a justement envoyée à cause de la méchanceté de ton père », avait vingt ans ; mais elle était grande comme moi, et si grosse qu'on aurait dit, si on avait pu lui enlever la tête, la malle toujours fermée de mon grand-père : « Un damné, plus encore que son fils... », qui avait été marin. Quel métier c'était que celui de marin, je n'arrivais pas à le comprendre. Tuzzu disait que c'étaient des gens qui vivaient sur les bateaux et allaient sur la mer... mais qu'est-ce que c'était que la mer ?

On aurait vraiment dit la cantine de notre grand-père, Tina, et quand je m'ennuyais je fermais les yeux et lui détachais la tête du corps. Si elle avait vingt ans et était une femme, toutes les femmes à vingt ans devaient sûrement devenir comme elle ou comme ma mère ; pour les garçons c'était différent : Tuzzu était grand et il ne lui manquait pas de dents comme à Tina, il les avait fortes et blanches comme le ciel d'été quand on se lève tôt pour faire le pain. Et son père aussi était comme lui : robuste et avec des dents qui brillaient comme celles de Tuzzu quand il riait. Le père de Tuzzu riait toujours. Notre mère ne riait jamais, et cela aussi parce qu'elle était femme, sûrement. Mais même si elle ne riait jamais et n'avait pas de dents, j'espérais devenir comme elle : au moins elle était grande et ses yeux étaient grands et doux, et elle avait des cheveux noirs. Tina n'avait même pas ça : seulement des fils que maman étalait avec le peigne pour essayer de recouvrir le sommet de cet œuf.

Les cris ont cessé : notre mère est sûrement rentrée et fait taire Tina en lui caressant la tête. Qui sait si maman a découvert elle aussi qu'on peut éprouver tellement de plaisir en se caressant à cet endroit ? Et Tuzzu, qui sait si Tuzzu le sait ? Il doit être en train de ramasser les roseaux.

Le soleil est haut, il faut que j'aille le chercher et l'interroger sur ces caresses et il faut aussi que je l'interroge sur cette mer. Y sera-t-il encore ?

## 2

La lumière me fait brûler les yeux. Toujours, quand je sors de la pièce, la lumière me brûle les yeux ; quand j'entre, par contre, l'obscurité m'aveugle. La grosse chaleur est retombée et les montagnes sont redevenues noires comme les cheveux de maman. Toujours, quand la chaleur retombe, les montagnes deviennent noires comme ses cheveux, mais quand la chaleur monte elles deviennent bleues comme l'habit du dimanche que maman coud pour Tina. Toujours des vêtements pour elle, et des rubans ! Elle lui a même acheté des chaussures blanches. À moi, rien : « Tu as la santé, ma fille, mes vêtements raccourcis peuvent te suffire. À quoi servent les vêtements quand on a la santé ? Remercie le bon Dieu, au lieu de te plaindre, remercie le bon Dieu ! » Elle parle sans arrêt de ce Dieu, mais si l'on demande des explications, rien : « Prie-le de te protéger, voilà tout ! Que veux-tu savoir ? Prie-le et voilà. »

La grosse chaleur est vraiment passée et l'air est frais. La boue s'est asséchée en quelques heures, le vent s'est asséché, la cannaie est immobile et ne crie pas comme hier. Il faut bien regarder : là où les roseaux bougent, là se trouve Tuzzu.

— Que fais-tu là comme une crétine ? Tu regardes les mouches ?

— Je te cherchais, et je ne suis pas une crétine ! Je te cherchais, tu as fini ?

— Je n'ai pas fini. Je me repose. J'en profite pour me fumer une cigarette. Tu es aveugle ou quoi, en plus d'être crétine comme ta sœur ? Tu ne vois pas que je suis étendu à l'ombre et que j'ai une cigarette à la bouche ?

— Tu fumes, maintenant ? Je ne t'avais jamais vu fumer avant.

— Bien sûr que je fume, depuis deux jours. Il était temps, non ?

Il se taisait, maintenant, et il ôtait la cigarette de sa bouche. Il ne parlerait plus. Toujours, quand il fermait la bouche, Tuzzu ne l'ouvrait plus pour des heures, comme disait son père. Et

s'il faisait ça avant, qu'est-ce que ce serait maintenant qu'il fumait. Et comme il était grand ainsi étendu ! Il avait grandi ou c'était la cigarette qui le faisait paraître plus grand ? Comment puis-je lui parler maintenant qu'il est devenu aussi grand ? Il me rira à la figure et il dira que je suis une petite crétine, comme toujours. La seule solution était de s'asseoir près de lui et de rester immobile, au moins je pouvais le regarder. Et je le regardai longuement et je le regarde maintenant : son visage noir de soleil était comme entaillé de deux blessures immenses et claires – ce n'étaient pas là des yeux – qui pleuraient une eau bleue, profonde et fraîche. Je regardais le mouvement sûr avec lequel il portait à sa bouche la cigarette et puis l'enlevait comme faisait son père.

Cette sûreté de mouvement me fit trembler.

Non, il ne me parlerait plus et peut-être ne me permettrait-il même plus de le regarder. Le froid devint si fort à cette pensée que je dus fermer les yeux et m'étendre, parce qu'aussi la tête me tournait comme cette fois où j'avais eu de la fièvre. Je fermai les yeux dans l'attente de la condamnation. Il ne me permettrait même plus de le regarder.

— Qu'est-ce que tu fais, bécassote, tu dors ?

— Non, je ne dors pas. Je pensais.

— Ah, parce qu'en plus tu penses, toi ? Bécassote que t'es avec tes pensées, tiens ! Et à quoi pensais-tu ? On peut avoir l'honneur de le savoir ?

— Je pensais te demander...

— Quoi ? Et va, parle ! On dirait une poule à qui on va tordre le cou ! Et de quoi s'agit-il, parle !

— Oh rien, rien. Je voulais te demander ce que c'est que la mer.

— Et allez avec cette mer ! Entêtée que tu es ! Cent fois je te l'ai expliqué, cent fois ! La mer est une étendue d'eau profonde comme l'eau du puits qui se trouve entre notre ferme et cette mesure qu'est votre maison. Sauf qu'elle est bleue, et qu'on a beau tourner les yeux dans tous les sens, on ne peut pas voir où elle finit. Mais qu'est-ce que tu veux comprendre ! Tu es sotté et même si t'étais pas sotté, les femmes, comme dit mon père, depuis que le monde est monde, ne comprennent rien à rien.

— Pas du tout, je comprends, moi : une eau profonde comme celle du puits mais bleue.

— Bravo ! Félicitations ! Alors, lève-toi et regarde autour de toi ! Tu la vois cette plaine marécageuse ? Comment s'appelle cette plaine, hein ? Voyons si tu es digne d'apprendre.

— Cette plaine s'appelle Plaine du Bœuf.

— Voilà, la mer est une plaine d'eau bleue, mais sans les montagnes de lave que nous voyons là au fond. Quand on regarde la plaine de la mer on ne voit rien au fond, rien qui ferme la vue, ou mieux, on voit une ligne toute mince qui n'est rien d'autre que la mer qui se mélange au ciel. Et cette ligne s'appelle l'horizon.

— Et qu'est-ce que c'est que l'horizon ?

— Je te l'ai dit, c'est rien qu'une plaine d'eau bleue qui s'arrête au ciel, tout au fond, tout au fond, là où l'œil peut arriver.

— Une plaine d'eau bleue comme tes yeux qui vont s'unir au ciel de ton front !

— Mais voyez-moi un peu ces idées ! On dirait un conteur, je te promets qu'on dirait un conteur ! Serais-tu tombée du lit ce matin pour avoir ces pensées poétiques ?

— Et toi, tu es tombé du lit, pour fumer comme un grand ? Tu fumes et moi... tu me laisses te regarder dans les yeux ? Si je te regarde dans les yeux je comprendrai mieux comment est la mer.

— D'accord ! Qui te dit quelque chose ? Si ça te fait tellement plaisir de comprendre comment est la mer, vas-y, je t'en prie. Ça doit te donner beaucoup de plaisir pour te faire rougir de cette façon. Tu es mignonne, bien que sotté, vraiment mignonne ! Qui sait avec qui ta mère t'a faite.

— Avec un homme, sûrement, et même un marin, à ce qu'elle me dit.

— Bon, nous devenons même spirituelle ! Qu'est-ce qui se passe ? La dernière fois on aurait dit une vraie momie ! Tu t'es tout à coup réveillée cette nuit ?

— Oui, je me suis réveillée, mais pas cette nuit, et à ce propos aussi je voulais te demander...

— Quoi ? Mais qu'est-ce que tu veux que j'en sache, moi, de ton réveil ! Va demander à ta mère. La mer est une chose mais... Ouh, mais qu'est-ce que tu as bu ce matin ? Tu es rouge comme un ivrogne ! Qu'est-ce que tu voulais me demander d'autre ? Parle et arrête de me fixer comme ça ! Suffit, j'en ai assez, et pour de vrai ça me fait tourner la tête cette façon de me fixer. Tu as de beaux yeux comme ça de près, je ne m'en étais pas aperçu. On dirait du miel... qui sait avec qui ta mère t'a faite. À présent je retourne travailler, j'en ai assez ! Ouh ! Et pourquoi me tiens-tu comme ça ? Tu as perdu la tête ?

La chaleur montait de nouveau, la terre fumait et les montagnes s'éloignaient, à nouveau bleutées. Il ne fallait pas le laisser partir, il fallait que je lui demande pourquoi – quand je le regardais, d'abord – et maintenant que je tenais son bras, ce désir me venait de me caresser là où...

— Mais regarde un peu si ce sont des questions à poser ! Et à ton âge ! Une peste, voilà ce que tu es ! Une peste, mon père a raison ! Tu n'as pas honte ?

— Et pourquoi est-ce que je devrais avoir honte ? Si je l'ai découvert quand personne ne me l'a dit, ça veut dire que tout le monde le découvre.

— Ah, bravo ! Logique subtile ! Attention, pitchounette, laisse mon bras ou tant pis pour toi. Le sang me monte au cerveau, attention !

— Attention pourquoi ? Je n'ai pas peur de toi et tu dois me répondre. Réponds-moi, tu le savais ?

— Eh, bien sûr que je le savais ! Tu me prends pour un blanc-bec ? Je suis un homme et si tu ne me lâches pas, c'est moi qui te caresse et comme ça nous faisons un beau gâchis.

— Eh bien, faisons-le ce gâchis. Je n'ai pas peur ! C'est toi qui as peur. Un homme, tu parles. Tu trembles des pieds à la tête.

Il s'était dégage et se levait. Étrangement, je n'avais plus de force dans les bras, mais quand je le vis debout, ramassant par terre son béret sans me regarder, n'arrivant pas à me lever, je me roulai par terre et lui saisis de mes bras les chevilles. J'avais peur qu'il ne me donne un coup de pied mais au contraire, le béret à la main, il s'inclina d'abord les mains en avant comme pour m'écarter, puis il tomba à genoux et puis sur moi. Il avait les yeux fermés. Il s'était fait mal en tombant ? Il s'était évanoui ? Un siècle passa. Je n'osais parler. J'avais peur qu'il ne se détache de moi. Et puis, même si je l'avais voulu, je n'avais à présent même plus la force de bouger les lèvres. Je ne connaissais pas cette étrange fatigue, une fatigue douce, pleine de frissons qui empêchaient de sombrer. Derrière mon dos s'était assurément ouvert tout grand un précipice qui me donnait le vertige, mais ces frissons me tenaient suspendue dans le vide. J'ouvris les yeux et j'entendis ma voix qui disait :

— Maintenant je sais ce qu'est la mer.

Il ne répondit pas, et me fixant sans bouger, il me retira ma jupe, releva mes sous-vêtements et m'arracha ma culotte. Il ne bougeait pas, mais avec ses doigts, en me fixant toujours, il commença à me caresser juste comme je le faisais moi-même quand Tina criait. Brusquement, avec un sursaut, il écarta son visage. Il s'en allait ?

— Non, je suis là, où veux-tu que j'aille ? Maintenant je dois rester là.

Rassurée, je fermai les yeux. Tina criait et tout mon corps était secoué de ces frissons que je connaissais. Puis les caresses se firent si profondes que... comment faisait-il ? Je le regardai. Il m'avait ouvert les jambes et son visage était enfoncé entre mes cuisses ; il me caressait avec la langue. Bien sûr que je ne pouvais pas comprendre si je ne le regardais pas : ça, je ne pouvais pas le faire toute seule. Cette pensée me donna un frisson si profond que les cris de Tina se turent et c'est moi qui hurlai fort, plus fort qu'elle ne criait, elle, quand maman l'enfermait

dans les cabinets... Je m'étais évanouie ou j'avais dormi ? Quand j'ouvris les yeux il y avait un grand silence sur la plaine.

— Il faut que nous nous arrêtions là, maintenant, petite fille. Même si tu es une moins que rien, je ne veux pas te démolir la vie. Remets ta culotte et file. Profite de ce que j'aie réussi à me remettre la tête en place quand tu me l'avais fait perdre. Oh, bon Dieu, tu me l'as vraiment fait perdre. Qui l'aurait cru ? Tu es attirante, vraiment attirante, mais je ne veux pas te démolir la vie. Debout et file !